

BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social temporaire : chez M. Garagnon - Rue Germaine Richier - 13200 ARLES
Téléphone 96.17.94

Première série

N° 15

Prix 4 F 50

Bulletin trimestriel - Décembre 1974



Les Arènes au XIX^e siècle

SOMMAIRE

Éditorial	page 1
Promenade au temps passé (suite)	page 3
Petite histoire du meuble provençal	page 6
Michel de Truchet	page 11
Comment Arles était chantée au XVII ^e siècle	page 17
Les grandes pages de l'histoire d'Arles en Provence	page 18
Sommaire des bulletins de l'année 1974	page 24

Cotisations 1975

Chers adhérents,

Nous nous sommes efforcés jusqu'ici de maintenir la cotisation annuelle à dix francs pour tenir compte du grand nombre de nos amis dont les moyens sont faibles.

Il ne nous est malheureusement plus possible de conserver ce tarif pour des raisons bien évidentes si l'on considère que le seul bulletin nous revient actuellement à trois francs cinquante, sans compter les frais d'achat d'enveloppes et d'expédition.

C'est pourquoi nous sommes contraints de porter la cotisation annuelle à quinze francs pour l'année 1975. Nous pensons que vous comprendrez que cette augmentation est pour nous une question de vie ou de mort. Vous nous condamneriez en ne répondant pas à notre appel.

Merci à l'avance pour l'accueil favorable que vous réserverez à cette demande.

Par ailleurs, nous vous demandons de bien vouloir régler la cotisation en cause dans les plus brefs délais possibles. Vous pourrez vous en acquitter par l'un des procédés suivants :

— **par chèque bancaire** au nom des AMIS DU VIEIL ARLES à adresser soit à M. GARAGNON, rue Germaine-Richier, Arles, soit B. P. 30, 13632 Arles ;

— **par chèque postal** au nom des AMIS DU VIEIL ARLES adressé à notre compte chèque postal n° 4439-15 Marseille ;

— **par mandat-carte** (ci-joint) ou mandat-lettre au nom des AMIS DU VIEIL ARLES (à l'une ou l'autre des deux adresses ci-dessus) ;

— **en espèces** entre les mains d'un des membres du bureau.

Le bureau.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale annuelle des Amis du Vieil Arles aura lieu le samedi 8 février 1975, à 17 heures, salle Henri-Comte.

Nous comptons sur votre présence. Merci.

ÉDITORIAL

Il convient dans ce dernier bulletin de l'année de faire le bilan de nos activités en 1974. Le voici :

CHANTIERS DE FOUILLES ET DE RESTAURATION.

La section des jeunes de notre association a continué les travaux entrepris à l'église Saint-Blaise et à la Commanderie de Sainte-Luce sous la conduite de MM. Montagnet et Garagnon.

La municipalité a installé l'électricité sur ces deux chantiers.

DÉMARCHES AUPRÈS DE LA MUNICIPALITÉ :

Plusieurs réunions de travail se sont tenues à la mairie à l'initiative de MM. Cornillon et Perayon et avec la participation de M. Van Migom pour étudier les questions suivantes soulevées par notre association :

— **Travaux de restauration de la Commanderie de Sainte-Luce.** La municipalité s'est engagée à nous apporter son aide notamment pour la réparation des portes, des fenêtres et de la toiture de ce bâtiment. Ces travaux étaient hors de nos possibilités.

— **Église des Dominicains.** Ce monument, cher au cœur de nos adhérents, sera restauré. Les travaux devraient commencer dans le courant de l'année prochaine. Cette église sera destinée à recevoir des manifestations musicales.

— **Espaces verts.** Cette question est toujours à l'étude dans les services de la mairie. Nous avons ajouté à nos demandes précédentes l'aménagement d'une promenade sur l'avenue Sixte Quenin.

— **Cour de l'Archevêché.** À plusieurs reprises, nous nous sommes élevés contre la présence de voitures automobiles dans cette magnifique cour. Le hall d'entrée va être restauré.

— **Gardiennage des Alyscamps.** À la suite des déprédations occasionnées dans ce site unique au monde, nous avons demandé une surveillance particulière des monuments et des sarcophages. Satisfaction nous a été en partie donnée, mais nous avons insisté pour que le gardien séjourne en permanence dans les environs de Saint-Honorat de Pâques à septembre.

— **Construction d'une école maternelle dans le quartier de la Roquette.** La municipalité, en la personne de M. Pilliol nous a communiqué les plans de cette école que nous avons examinés sur le terrain, et nous avons constaté avec plaisir que seront conservées les deux travées restantes du cloître des Augustins (incluses actuellement dans les maisons qui jouxtent l'église Saint-Césaire). Les travaux prévus devraient commencer en octobre 1975.

— **Subvention à notre association.** Une somme de trois mille cinq cents francs est prévue pour l'année prochaine. Nous remercions bien vivement la municipalité de l'intérêt qu'elle porte à notre association.

VISITES COMMENTÉES ET CONFÉRENCES :

En 1974, comme les années précédentes, ont eu lieu les visites suivantes : cryptoportiques, abbaye de Montmajour et Théâtre antique. Nous remercions à ce sujet Mme Moutot et M. le docteur Molinier. Une conférence a été donnée par M. Grossi sur Arles à l'époque constantinienne.

RESTAURATION DES NICHES ET STATUETTES DANS LA VIEILLE VILLE.

Ces travaux ont continué sous la conduite de M. GARAGNON. L'éclairage de neuf de ces niches dans le centre ville est en cours de réalisation.

PROTECTION DES SITES.

Une protestation a été adressée à l'E.D.F. qui a installé une armoire métallique aux pieds des remparts, place Portagnel, ce qui les dépare fâcheusement.

ZONE PIÉTONNIÈRE ET PARKING SOUTERRAIN.

Nous avons fait connaître par lettre notre avis à M. le maire sur cette importante question. Nous avons demandé l'implantation de la zone piétonnière prévue ainsi que son extension le plus tôt possible. Nous avons en outre demandé que des parcmètres ne soient pas placés dans la rue Vauban aux pieds des remparts.

Ainsi notre association a continué l'œuvre entreprise. Nous pensons que cette activité mérite, plus que jamais, l'appui et le concours de tous ses adhérents.

Le président : R. VENTURE.

LA FIN D'UNE LONGUE CARRIÈRE

Nous avons appris que la longue carrière de M. Van Migom en qualité d'architecte des Monuments historiques a pris fin.

Les Amis du Vieil Arles tiennent à rappeler les mérites de M. Van Migom qui, pendant plus de trente ans, a su assurer la sauvegarde des prestigieux monuments de notre antique cité avec des moyens financiers toujours limités et souvent dérisoires.

La ville d'Arles lui doit beaucoup. Les Amis du Vieil Arles lui renouvellent ici leurs remerciements pour les conseils et le soutien qu'il leur a prodigués, ainsi que pour l'aide financière qu'il leur a dispensée, notamment à l'occasion de la restauration de la chapelle de l'Agenouillade.

Nous espérons que son successeur, à qui nous souhaitons la bienvenue, saura, comme lui, apprécier la collaboration de notre association dans l'œuvre de conservation et de restauration du patrimoine historique et artistique de notre Ville.

Le bureau.

Promenade au temps passé (suite)

Notre bulletin de septembre nous a laissés sur les gradins du Théâtre antique... « Aux fouilles »... puisque nous voulons arracher de l'oubli les vieilles appellations de notre ville et nous familiariser avec elles pour vous aider à devenir des Arlésiens à part entière.

Entre la rue Porte de l'Aure d'où nous venons et celle du Cloître que nous allons suivre, il n'y avait depuis longtemps aucune différence de niveau, et comme on ne connaissait pas encore la commode mais irréparable « destructivité » des pelles mécaniques, les ruines qui font aujourd'hui la célébrité de notre ville, dormaient sans crainte sous les hôtels de la Renaissance et du XVIII^e siècle, les églises et les monastères à jamais disparus. Seules, devant le Collège des Jésuites, les grandes colonnes du Théâtre se dressaient sur une petite place dite « des Palles de Roland », on disait parfois « les Fourches ». Mais ne croyez-vous pas que le mot de « paou » des vieux textes du Moyen Âge, pourrait fort bien se traduire par « pal », ce qui, mieux que des fourches ressemble à des colonnes ? Il est intéressant de lire dans les anciens bulletins des Amis du Vieil Arles, le détail des constructions et des rues qui les entouraient : rue de la Dominante, prolongement du boulevard Vauban, église Saint-Georges, déjà détruite en 1647, couvent de la Miséricorde, au nord, maison de Cays, dont le souvenir ne subsiste que par l'appellation d'une propriété au sud de Raphèle... « Bois de Cays »... C'était naguère encore le nom de la portion de rue qui relie celle de la Calade à la « Carriera dis Capelans ».

Mais que de trésors se cachaient aussi dans le sous-sol. En 1651, la famille Brun, creusant une cave dans la maison qu'elle avait acquise des Jésuites, trouve la Vénus d'Arles dont la « restauration » nous met déjà en garde contre l'initiative et la suffisance de certains grands artistes. Nous préférons la louable et discrète fidélité de nos compatriotes, qui se gardèrent bien « de réparer des ans l'irréparable outrage » en refaisant un nez à la belle Livie, la femme sans nez, dont beaucoup de nos familles arlésiennes conservent le moulage de plâtre.

Ces découvertes de marbres antiques, bas-reliefs, chapiteaux, etc., éveillèrent bientôt l'attention de Paris. À cette époque, il y avait déjà des crédits pour la conservation des Monuments historiques, et, par un édit de 1684, le roi ordonna la recherche et le dégagement de notre Théâtre. « Les fouilles » commencèrent donc et ne furent officiellement achevées qu'en 1833. Puis la restauration commença... peu à peu, les pierres des gradins retrouvèrent leur place avec quelques apports nouveaux que le malheur des temps rendait indispensable ; l'hémicycle reprenait de la hauteur. Mais, en 1914, ce vaste champ de ruines était encore ouvert à la curiosité des savants autant qu'à l'indiscrétion des pillards. On ne disait pas « Je vais au théâtre » on allait « aux fouilles ». Bien longue explication dont nous nous excusons, mais

cette appellation eut si grand cours pendant plus de deux cents ans que nous avons cru bon de la rappeler.

Il est grand temps maintenant de reprendre notre promenade, et, laissant derrière nous la sous-préfecture, naguère de Courtois de Langlade, avant, d'Icard de Pérignan, suivons à notre tour la dite rue de Cays, passons sous le grand arc qui la fermait jadis, et descendons avec vous la carrière dis Capèlans, pour gagner le centre de la ville.

Face à l'entrée du cloître, l'Hôtel de Bermond, puis, d'Oléon, aujourd'hui de Causans, intéresse tout particulièrement nos Arlésiens car par alliance, il a ramené dans notre ville cette famille, qui, avec plus de trente chevaliers de Malte, a donné à l'Ordre, vers le milieu du XVII^e siècle, deux grands Prieurs de Saint-Gilles.

Les autres belles maisons qui bordent ces deux rues appartenaient presque toutes au chapitre de Saint-Trophime... Maison du Prévôt, du Grand Sacristain, du Capiscol, la trésorerie, etc. Et nous voilà au Wauxhall... Cette appellation n'évoque-t-elle pas l'anglomanie de la fin du XVIII^e siècle ? Elle désignait alors sur le rempart, un cercle fort élégant où la jeunesse aussi bruyante que dorée présageait déjà certains clubs de notre époque. Les révolutionnaires marseillais qui le détruisirent en 1792, ne le rayèrent pas plus du souvenir arlésien que le nom de Jean Jaurès inscrit aujourd'hui sur une plaque de rue et, comme au XVIII^e siècle, nos concitoyens vont toujours au Wauxhall.

Mais laissons cette partie de notre ville car vous connaissez déjà le Marché neuf, la rue de la Rotonde qui doit son nom actuel au cercle rival du premier, et détruit lui aussi par les fureurs révolutionnaires. C'est aujourd'hui le temple protestant.

La rue des Carmes n'existait pas autrefois puisqu'elle était l'église de ces religieux. Quant à la rue de la République, naguère rue Royale, avant, rue des Grands Carmes, jadis de « l'Albergarie » (l'auberge de la Clède) on l'appelait d'abord rue « du Fossé », car, jusqu'au Moyen Âge, de la rue du Cloître à la rue Tour du Fabre, le premier rempart qui fermait la cité était protégé par une douve profonde.

Avec la Poste aux lettres, nous avons déjà franchi l'imposante porte Saint-Étienne, qui devait son nom au premier vocable de notre église primatiale. Les rues de la Calade, Nicolaï, des Suisses, n'ayant pas changé d'état civil, nous n'en dirons rien. Nous ne nous arrêterons pas davantage à la rue de « la Ferrarie », puis, des Gantiers, mais son nom actuel de « l'Hôtel de Ville » vaudrait bien une appellation moins banale, et l'architecte Peitret qui, avec Mansard, contribua si largement à la réalisation de notre célèbre mairie, ne rendrait-il pas volontiers aux « Sœurs noires », fondées jadis par madame de Reillane, la bien discrète rue, où, de la rue des Suisses à la rue Vernon il semble se cacher ?

Quant au graveur Balechou, il n'eut que tardivement les honneurs pourtant bien mérités d'une plaque bleue au coin d'un mur, et la rue qui porte son nom avait, comme la rue des Arènes qu'elle traverse,

autant d'appellations qu'elle comptait de coupures. De la rue des Suisses, si durement frappée par la dernière guerre, jusqu'à la rue des Arènes... « rue des Lombards », puis, jusqu'au planet Saint-Vincent « rue Saint-Ambroise » et jusqu'à la rue de la Calade « rue Saint-Vincent » rappelant une petite église détruite en 1647.

De la place du Forum où nous revenons par la rue Favorin, jadis Saint-Lucien, montons rapidement la rue des Arènes, d'abord, la courte rue des Martégaux dont nous avons cité l'auberge dans un précédent article. Passons devant le bel hôtel Renaissance dont nous voudrions bien connaître l'origine et qu'en bon médecin, le docteur Fournier, l'actuel propriétaire, a peut-être sauvé de la mort. Le non moins intéressant et toujours vivant hôtel Dautreleau, autrefois de Soliers, sans doute de l'illustre famille de Forbin Soliers, autre branche des Forbin Janson qui donna un grand archevêque à notre ville, et, sur notre gauche « Les Arènettes », seul reste de l'hôtel féodal de Castillon dont cette portion de rue portait le nom. Enfin, rue de Loinville, autre ancienne famille arlésienne, aujourd'hui couvent des religieuses garde-malades. Et descendant par la rue Baralis (Aristide Briand), nous arrivons à la rue du 4-septembre, qui, jusqu'à la rue Amédée Pichot, était naguère sous le vocable de Saint-Antoine, premier titulaire de l'église Saint-Julien. Puis, à notre gauche, rue « de la Grande Boucherie » laquelle Grande Boucherie est aujourd'hui le cinéma Studio.

Continuant notre promenade, nous sommes à la place du Sauvage, nom d'origine bien contesté, mais ne viendrait-il pas tout simplement, comme d'ailleurs c'était autrefois la coutume, de l'auberge de « l'Homme Sauvage » qui s'ouvrait sur cette place ?

Tout à côté, les Arlésiens ont connu la « rue de La Trouille », nom qui désignait déjà au Moyen Âge, les imposantes ruines de ce qu'on pense être le Palais Constantin. Mais... honni soit qui mal y pense ! Il ne faut pas prêter à ce mot le sens péjoratif qu'on lui donne aujourd'hui et qui dévaluerait scandaleusement le courage de Dominique Maïsto, tombé pour la libération de notre ville.

La partie méridionale de cette rue Maïsto, naguère aussi de la Trouille, rejoint le carrefour aujourd'hui sans appellation. Et pourtant, mieux encore que les statues des niches disséminées dans notre ville, le tableau que d'aucuns attribuent à Balze nous dit la grande place qu'aux temps calamiteux de peste et de choléra, nos pères donnaient à saint Roch dans leur dévotion reconnaissante. Pieuse superstition, diront les esprits forts et les matérialistes « évolués » de notre époque ?... Mais, quelle qu'en soit la cause, la reconnaissance n'est-elle pas toujours une qualité alors que l'ingratitude est la plus méprisable des fautes ? Et, puisqu'il ne peut être question de rendre à saint Roch la grande église — aujourd'hui, librairie de la presse — qui lui était autrefois dédiée, pourquoi son nom ne reviendrait-il pas sur le planet que décore son image et que les vieux Arlésiens n'ont jamais cessé d'appeler « place Saint-Roch » ?

A. VAILHEN-REMACLE.

Petite histoire du meuble provençal

Dans ce bref article, nous voudrions montrer les caractéristiques du meuble provençal du dernier siècle de l'Ancien Régime. C'est en effet au XVIII^e siècle largement compris (fin du règne de Louis XIV à la Révolution) que le meuble provençal acquiert sa plus grande beauté, en même temps que se fixent les différents traits de sa structure. C'est aussi l'époque où la fonction de certains meubles provençaux tend à s'estomper au profit de l'esthétique pure.

Nous aurons à revenir sur ces différents traits et sur l'évolution fonctionnelle du meuble. Au passage, nous insisterons plus particulièrement sur le meuble d'Arles sans toutefois pouvoir lui consacrer un chapitre spécial, tant ce meuble s'inscrit dans une esthétique plus large d'où il ne se dégage que par certains traits.

I - LES CARACTÈRES DU MEUBLE PROVENÇAL.

À notre époque, où « l'ancien » revient à la mode, le provençal est aisément mêlé dans l'esprit de beaucoup de personnes, à tout ce qui paraît ou imite « le vieux ».

À vrai dire, le style provençal n'est pas simple à appréhender. Quiconque veut l'étudier est frappé par l'infinie variété de ce style régional. Il faut rechercher cette diversité – qui s'affirme dès la fin du XVII^e siècle – dans l'aisance générale de la contrée, liée à l'exubérance et à la fantaisie du peuple provençal.

Le caractère des Provençaux n'était pas seul en cause pour rendre compte de cette variété. La diversité des conditions sociales introduisait une infinité de nuances et l'on passait ainsi du meuble brut des foyers paysans aux ensembles sculptés des demeures bourgeoises et nobiliaires.

L'évolution du meuble provençal va donc jouer à divers niveaux. On peut avancer sans risque de se tromper que les meubles les plus rustiques évoluèrent le plus lentement. Ainsi la Haute-Provence, moins riche, vit son art se figer. Au contraire, les meubles de luxe que la Basse-Provence développait en abondance, furent les plus influencés par les styles nationaux.

Toutefois à Arles, la distinction entre un meuble rustique et un meuble de luxe perd de sa valeur. Tous les meubles arlésiens étaient un exemple du travail soigné d'artisans avertis et fêrus de leur profession, sachant s'adapter à l'évolution du goût.

Avec l'exemple de l'École d'Arles, on discerne un facteur de diversité : l'émiettement de la production en de nombreux ateliers où chaque maître, tant soit peu épris de son métier, voulait se singulariser par une touche personnelle.

L'analyse des facteurs de différenciation n'exclut pas une certaine unité générale, très loin cependant de l'unité trop parfaite de la production en série.

À partir du XVI^e siècle, l'ébénisterie provençale utilise couramment le noyer. Ce bois solide, aux fibres fines, se prête au travail de décoration et acquiert avec l'âge une patine incomparable.

La sculpture, depuis longtemps utilisée s'est développée surtout à partir du XVII^e siècle. Grossière au départ, elle s'affinera et ne surchargera pas le meuble. Cette sculpture prise dans la masse contribue à mettre en valeur le galbe et l'allure générale du meuble.

Cette allure générale, les artisans provençaux la trouvèrent dans le style Louis XV, peut-être parce que la période d'influence de ce style correspond à l'épanouissement prodigieux dans toute la France des styles régionaux. C'est l'époque où circulent des modèles de découpe que les maîtres-ouvriers-compagnons contribuèrent à diffuser chez les maîtres artisans provençaux.

Ainsi s'explique le maintien des lignes et mouvements des styles Régence et Louis XV, associés plus tard à une décoration Louis XVI.

— Les pieds des différents meubles ont une forme galbée, pour ainsi dire immuable. Ils sont terminés soit par le retour d'une volute, soit par le « pied de biche ». À l'époque Régence et Louis XV, une feuille d'acanthé a été ajoutée au-dessus de la volute.

Dans le meuble provençal d'époque Louis XV et postérieur, les traverses inférieures des meubles sur pied sont très importantes, souvent galbées et toujours chantournées même si les traverses supérieures sont moins travaillées.

— Le galbe du meuble s'exerce surtout en façade.

— Des lignes courbes et droites, des angles vifs et arrondis alternent de façon à « accrocher » la lumière. Ceci est particulièrement caractéristique dans le petit corps supérieur des buffets à glissants du pays d'Arles.

L'ornementation du vaisselier et de la panetière est complétée par des motifs de couronnement : les bobèches.

— Les motifs détachés présentent une grande variété de nuances : urne, faisceau de feuillage, piquet de fleurs, gerbe d'épis et rameau d'olivier, ces deux derniers motifs représentant plus particulièrement la flore provençale. Avec le style Louis XVI, apparaissent d'autres motifs : attributs de la musique et des arts, carquois, flèches, corbeilles de fleurs, colombes se becquetant, etc. Bien souvent, on représentait les symboles de l'amour conjugal, car les meubles étaient le plus fréquemment exécutés à l'occasion d'un mariage.

— Les ferrures et les gonds sont toujours très soignés et en fer poli.

Les gonds servaient de charnière pour l'ouverture des portes. Ouvragés et terminés par un gland aux extrémités, ils longeaient le montant extérieur des portes.

Les ferrures d'entrée sont richement découpées et jouent un rôle particulièrement important dans le meuble d'Arles où elles tendent à occuper tout l'espace du montant renfermant la serrure.

Ainsi sont esquissés dans leurs grandes lignes les traits essentiels du style provençal. Ces traits, notons-le, ne varieront guère jusqu'à nos jours dans le milieu artisanal du moins.

Il est intéressant de remarquer que les ébénistes provençaux n'adoptèrent pas les styles du XIX^e siècle. Ils continuèrent le propre style provençal à Arles et en Avignon particulièrement.

II - TYPES DE MEUBLES PROVENÇAUX.

Dans les quelques lignes que nous consacrons au meuble provençal, il n'est pas possible de faire une description détaillée de chaque meuble dans sa structure et dans sa fonction. Aussi s'en tiendra-t-on à quelques exemples.

1) Les meubles de fabrication et de conservation des aliments.

La trilogie « tamisadou », pétrin, panetière, correspond à une époque où le pain se faisait au mas.

Le « tamisadou », était un moulin à bluter la farine dont le mécanisme – un long tamis hexagonal – ne se laissait deviner que par une manivelle qui sortait sur le côté ; les artisans provençaux avaient « habillé » le mécanisme du moulin en en faisant un véritable buffet dresseoir dont la décoration dépendait de la richesse de chacun.

On préparait le pain une fois par semaine, dans le pétrin, qui n'était à l'origine qu'une caisse de bois grossière posée sur quatre pieds. Le pain, une fois préparé, était rangé dans la panetière. Le fait d'être obligé d'avoir du pain pour cinq ou six jours, le fait aussi de nourrir à sa table les travailleurs du mas, obligeaient la patronne à disposer d'un entrepôt spécial.

Cependant, le temps et l'initiative des artisans embellirent le couple pétrin-panetière. Les beaux pétrins sculptés, les belles panetières que l'on trouve dans les maisons bourgeoises, avaient perdu leur valeur fonctionnelle pour n'être plus que des meubles de décoration.

Le garde-manger (manjadou) est un meuble beaucoup moins répandu qu'on ne le croit. Il se trouvait généralement dans la cuisine et se caractérisait par la rigueur de ces lignes et son aspect sévère. Dépourvu de pieds, ce meuble avait gardé trop de sévérité pour prendre place dans les salles à manger. Dans ces dernières, on lui préférait la bonnetière, pour des raisons que nous allons expliquer. Les deux meubles dont les fonctions étaient radicalement différentes avaient cependant en commun des fuseaux à leur porte. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'auteurs ont confondu garde-manger et bonnetière. Il va sans dire que c'est un meuble de maisons bourgeoises, habituées à un certain art de vivre.

La boîte à sel (*saliero*), et la boîte à farine (*farinaio*) sont les plus petits meubles de la maison. La première est munie d'un couvercle ainsi que d'un tiroir où l'on mettait les épices. La seconde est munie d'une façade glissant verticalement. On y a souvent dessiné des poissons rappelant ainsi la fonction du meuble.

2) *Les meubles présentant ou renfermant des objets de cuisine.*

Les meubles présentoirs provençaux se caractérisent par leurs dimensions souvent réduites, par leur nombre et par le fait d'être suspendus.

Le plus ancien des meubles présentoirs est sans conteste « l'estanié » ou présentoir à étains. C'est un meuble d'inspiration Louis XIII, comportant un ou deux tiroirs sur une base moulurée et dépourvue de pieds.

Le vaisselier est postérieur d'au moins un demi-siècle. Il existe en Haute-Provence la crédence vaisselier mais c'est surtout le vaisselier accroché au mur qui prédomine en Basse-Provence. Il s'agit pour ce dernier d'étagères dégagées par des découpes. Les traverses sont sculptées, celle du haut s'hérissant de bobèches tandis que celle du bas était associée à un piètement en volute.

Faisant suite aux meubles d'ornementation, le verrier se présente sous l'aspect d'une petite armoire vitrée suspendue et munie d'un tiroir. Il peut être simple, dans la ligne de « l'estanié » ou au contraire très travaillé reproduisant en miniature nos plus belles armoires provençales.

Citons encore comme petit meuble présentoir le « coutelliero », petit objet dont la partie supérieure servait à poser horizontalement les couteaux et dont la base était constituée par un tiroir.

Mais le meuble le plus répandu était naturellement le buffet et plus particulièrement le buffet à glissants. C'est à Arles que ce meuble s'est développé sous sa forme élégante imposée par le style Louis XV.

Ce buffet est toujours muni de deux portes, parfois surmontées de tiroirs. Le corps du haut est appelé gradin. Il comporte deux portes coulissantes aux formes galbées : les glissants.

Le « bahut » est en Basse-Provence un buffet bas sans le gradin et dont la structure est à peu de chose près comparable à celle du buffet à glissants.

3) *Les meubles de la chambre à coucher.*

Le lit ou « litoche » est une invention provençale à structure parfois fort simple, ne comportant souvent qu'un panneau plein à la tête, parfois sculpté de cœurs entrelacés.

Avec l'armoire de mariage, c'est tout un aspect de la vie de l'ancienne Provence qui s'offre à nous. Bien avant le mariage, de leurs enfants, les parents préparaient minutieusement le trousseau. Pour loger ce dernier, les Provençaux disposaient de grandes armoires à linge.

En Basse-Provence, les plus belles armoires sont hautes, coiffées d'une corniche « en chapeau de gendarme ». Chaque porte comporte trois panneaux d'inégale grandeur, celui du milieu étant plus petit. À l'intérieur de l'armoire, se trouvent des tiroirs. Les gonds des armoires (cf. ci-dessus) font évoquer une bien étrange coutume. Il était d'usage de commander l'armoire sans les gonds. Ces derniers étaient achetés et offerts à la future mariée en même temps que les dernières pièces constituant son trousseau. La commode était la dernière pièce du mobilier de la chambre. Les plus belles possèdent une façade galbée, une traverse inférieure très décorée et comportaient deux, trois ou quatre tiroirs.

CONCLUSION

Nous n'avons pas pu ni voulu inventorier tous les meubles provençaux. On remarquera l'absence des tables et des sièges. Les tables sont droites et simples. Les fauteuils, les chaises et le « radassié », version provençale du canapé, sont paillés et plus ou moins travaillés.

Tels sont dans leurs grandes lignes, les caractéristiques et les divers meubles provençaux. Ils sont les témoins d'une époque habituée à un certain genre de vie. La copie de ces meubles doit respecter les traditions ancestrales sans essayer de marier le meuble fonctionnel d'aujourd'hui avec les formes provençales.

Pierre LIEUTAUD et Félix LAFFÉ

COTISATIONS 1974 :

Nous remercions les généreux donateurs dont les noms suivent : Mmes Dijol-Boyer et Vallet ; MM. Clauzel, Coulon, Desjardin, Mouret, Pinaud, Montagnier, Zuang et Gontier.

ANNONCE

Abonné cherche bulletin n° 1, 10^e année (1913). Donne en échange 4 bulletins : n°4, 4^e année (1907) ; n°3, 3^e année (1906) ; n°2, 5^e année (1908) ; n°1, 8^e année (1911).

Michel de TRUCHET

En Arles, deux plaques évoquent le nom de Michel de Truchet : l'une est apposée à la « rue Truchet », rue qui descend vers le Rhône, l'autre est au chemin de Truchet situé dans le quartier du Trébon. Cet Arlésien, célèbre en son temps, n'est pas un inconnu puisque M. Marcel Carrières, de l'Académie d'Arles, lui a consacré un excellent article dans le numéro 10 du bulletin des Amis du Vieil Arles.

Né en 1766 en Arles, mort en 1841 à Paris où il passa une grande partie de sa vie, M. de Truchet fut un savant et un poète. Écrivain très fécond, mais aussi très érudit, ses œuvres ne sont pas de vaines compilations. Il ne ménagea pas sa peine et se documenta sur tous les sujets traités. Il fit preuve d'idées personnelles et originales.

Il se définit lui-même comme un « homme franc et désintéressé pour lui ; rapportant tout au bien de son Pays, à sa gloire ». Son amour pour sa ville se manifesta dans nombre de ses œuvres. Ne lit-on pas dans une lettre : « Je voudrais mourir en écrivant un nom qui m'est cher, celui d'Arles », et dans ses cansous : « Salut ô ma belle Prouvence-ouobjet tant chier de moun amour » ou « Et ren plai mies à ma pensadou, Qué cé qué retrai moun endré ».

Quel homme était Truchet ? La commune d'Arles le décrit ainsi dans un extrait du registre des délibérations daté du 9 pluviôse an IV (c'est-à-dire 29 janvier 1796) : « taille 5 pieds 4 pouces, yeux bruns, cheveux noirs, front relevé, nez ordinaire, menton rond, bouche moyenne, visage ovale ». Comme tous les méridionaux, il aimait rire, plaisanter, chanter l'amour, le vin, les belles provençales. Homme d'esprit, plusieurs de ses écrits ne sont pas dépourvus de « grum de sau ». Très accueillant, tout Arlésien allant frapper à sa porte était sûr de trouver chez lui franche et cordiale hospitalité. De caractère très doux il opinait toujours pour l'amour de la paix. Fidèle en amitié, il fut lié pendant quelque cinquante-cinq ans avec le notaire-historien Jacques-Didier Vérán qu'il eut la douleur de perdre en 1834. Sa foi sincère et fervente le soutint dans cette épreuve comme dans toutes celles qu'il traversa.

Il est intéressant de noter quelle fut son attitude pendant les périodes troublées qu'il traversa. Membre de la société des amis de la Constitution en 1791, il se qualifia de « patriote irréprochable » en 1794 et assura n'avoir « participé ni approché ni trempé en aucune manière au fédéralisme et aux troubles en ayant toujours été éloigné d'intention et de fait ». En 1840, il se dit « légitimiste, recte de principe et de conduite... homme simple, tranquille, sans consistance politique, qui ne veut rien être personnellement, qui vit en philosophe retiré, inaperçu ».

Cependant ses dernières années furent assombries par l'attitude de ses compatriotes. « Au reste, dit-il, tel est le caractère arlésien : c'est connu. Sa gratitude n'est pas, en général, tout ce qu'il y a de plus fort dans le monde. »

La présentation de notre écrivain ne serait pas complète si l'on ne disait pas quelques mots de son mas situé dans le quartier du Trébon. Émile Fassin écrivit à ce sujet un article dans sa revue « Le Musée » Le mas doit son nom à Paul Truchet qui avait recueilli dans la succession de son père quelques terres acquises en 1666. Il étendit son domaine et en agrandit les constructions. Le 31 juillet 1704, une quittance fut donnée par les dessiccateurs au propriétaire : « On y voit que le pont sur le Vigueirat fut donné à « prix fait » en 1693 et que le sieur Truchet, qui contribua pour un tiers à cette dépense, fut taxé à 47 livres 5 sols 8 deniers ». Pierre-Paul de Truchet posséda par droit d'héritage cette propriété, l'agrandit, et s'intéressa comme Truchet plus tard aux questions agricoles. Nous savons qu'en 1789 un chapelain résidant à Arles allait de temps en temps célébrer la messe dans la chapelle du domaine M. de Truchet transmit ses terres à un autre Arlésien célèbre, Amédée Pichot. Ce dernier regrettait de n'avoir acquis que cela de celui qu'il considérait comme son maître. On peut noter qu'en Camargue, vers les Tours du Tampan, un autre mas porte le nom de Truchet.

En ce qui concerne ses origines nous savons que M. de Truchet descend de Louis Trouchet, originaire du lieu de Fontvieille en Dauphiné, diocèse de St-Jean-de-Maurienne. Louis Trouchet était revendeur et faiseur de trébuchets, c'est-à-dire qu'il faisait des balances. Il épousa en 1529 Françoise Clavelle d'Arles. Parmi les ancêtres de Truchet figurent plusieurs religieux dont un bénéficiaire de St-Trophime, deux religieuses au couvent de la Miséricorde d'Arles, un minime qui mourut en odeur de sainteté. Il y eut également des docteurs en droit, des militaires dont un chevalier de l'Ordre militaire de St-Louis. De plus, sa famille s'allia par deux fois avec les de Saxi, anoblis en 1654.

Ceci a son importance car les Truchet eux-mêmes n'étaient pas nobles. Si l'on en croit l'abbé Bonnemant, contemporain de notre écrivain, les usurpateurs de noblesse n'étaient pas rares dans notre ville. Et c'est Raimond Trouchet, bénéficiaire de St-Trophime, qui en 1692, le premier, se signa « Truchet » pour faire croire qu'il appartenait à la famille noble « de Truchet » qui est en Savoie.

Cela n'enlève rien au mérite de notre écrivain qui avait de toute façon la noblesse du cœur, de la science et de l'esprit.

Le père de Michel de Truchet était officier de marine, reçu garde de la Marine au département de Toulon en 1756. Il quitta le service assez tôt et mourut en 1788. Le jeune Michel fut mis en apprentissage chez un orfèvre de 1779 à 1787. À 25 ans, il partit d'Arles, longtemps avant les troubles de cette commune, et se rendit à Paris où il travailla pendant sept mois chez le célèbre peintre David. Puis il alla à Dieppe, à Bourg Régénéré (chef-lieu de l'Ain) où il fut employé chez l'imprimeur Bottier, à Lons-le-Saunier, à Nantua.

En 1795, il retourna dans sa ville natale et habita au numéro 9 de la rue Truchet. C'est à cette époque qu'il comparut devant Antoine Ripert, juge de paix de la section de l'amphithéâtre d'Arles, pour lui demander de lever les scellés apposés sur le mobilier de son mas en Trébon. Ces scellés avaient été probablement apposés en octobre 1793 car Truchet avait été désigné comme émigré sur une des listes du département des Bouches-du-Rhône quoique n'étant jamais sorti hors du territoire français, ainsi que le prouvèrent ses certificats de résidence envoyés tous les trois mois.

Cette affaire lui causa bien des ennuis, il fit de nombreuses pétitions ; sa mère également. Divers papiers prouvèrent sa bonne foi de patriote : un passeport indiquant qu'il était membre de la société des amis de la Constitution, sa prestation de serment en 1792, son don volontaire pour ses frères d'armes, sa quittance d'une contribution pour l'expédition de la Vendée, une attestation indiquant qu'il avait concouru au contingent des 300 000 hommes de mai 1793. Il obtint finalement gain de cause en mars 1795, grâce à un de ses amis, Meyer, artiste vétérinaire d'Arles.

Les lettres de Meyer font revivre pour nous l'Arles de la Révolution, déchirée entre autres par les rivalités qui opposaient les clubs des Monnaidiers et des Chiffonniers. Les premiers avaient une monnaie à la boutonnière et se recrutaient surtout dans le quartier populeux de la Roquette (ancienne monnaie). Les seconds étaient ainsi nommés car ils avaient tenu leurs premières réunions dans la maison du chanoine Giffon. Ils cessèrent de jouer un rôle au bénéfice des Monnaidiers.

En 1795, Truchet épousa Henriette Brun dont il eut trois enfants : un fils Paul, et deux filles dont l'une devint Mme Mortier et l'autre entra au couvent à l'âge de vingt-cinq ans.

Notre écrivain qui fut pour l'agriculture un précurseur et un apôtre, fit paraître en 1802 (il avait trente-six ans) son premier ouvrage sur l'économie industrielle et agricole. Il s'agit des **Recherches sur les Vuidanges et Dessèchement des Marais du Trébon, du Plan du Bourg et Coustières de Crau**, dans lequel Truchet fait une analyse des travaux de Van Enz, recherche ce qui a pu contribuer à leur détérioration, et propose des moyens pour restaurer de nouveau le dessèchement.

N'oublions pas de mentionner que Truchet fut syndic de l'association dite des Vuidanges de la ville d'Arles. Il fut également le promoteur et le principal rédacteur du Règlement du 4 prairial an XIII sur les associations territoriales, règlement qui fut un véritable bienfait pour la région.

En 1807, il rédigea un **Rapport sur les marais de Salliers**. Le préfet l'avait désigné expert, avec le géomètre Jean-André Bourdelon pour étudier la possibilité du dessèchement. La même année, il fit paraître un mémoire sur les Chevaux de Camargue. Trois ans plus tard, son **Traité complet de l'insecte Kermès pour remplacer la cochenille des îles** lui valut une médaille d'or de deux cents francs, décernée par l'Académie de

Marseille. C'est en 1814 qu'il fut reçu au sein de cette même Académie en tant que « membre régnicole non résidant »...

En 1824 paraît **La Pastressou, vo leis Escooufestrès**, comédie en un acte et en vers du dialecte d'Arles. Cette pièce fut représentée avec succès. L'année suivante, il fit jouer son vaudeville **La Rusou innoucentou** à l'occasion des fêtes données dans notre ville pour le couronnement de Charles X. En 1827, il fit paraître son recueil de **Cansouns provençales escapades d'oou supount, vo Lesirs de Mestre Miqueou de Truchet** : il eut dans le temps un très grand succès.

M. de Truchet faillit mourir du choléra en 1832. Il entretint son fils Paul de cette épidémie, et ses lettres parurent à Arles chez Garcin sous le titre **Recherches sur les causes du choléra-morbus**. Cet ouvrage fut remarqué non seulement par des Arlésiens comme le pharmacien Jacquemin ou le membre de la commission sanitaire J.-J.-M. Degut, mais également par la « Revue de Paris » et le « Journal des Sciences physiques, chimiques, Arts industriels, agricoles de la Seine ».

C'est en 1833 que naquit le journal d'Arles, « **Le Publicateur** ». M. de Truchet en fut le principal rédacteur et l'anima pendant plusieurs années. Désintéressé, il le soutint de ses libéralités jusqu'à ce qu'il ait pu se suffire à lui-même. 1840 vit la naissance du journal politique « **L'Album Arlésien** » dont Truchet fut un des fondateurs. Avant sa création, M. de Truchet avait pensé aux inconvénients d'une polémique irritante entre deux journaux : l'un, officiel, « Le Publicateur » ; l'autre, indépendant, « L'Album Arlésien ». Il ne se trompait pas et eut bien des désagréments.

Il collabora également au « Bouil-Abaisso » de Désanat, et mourut quelque temps après, au milieu de sa famille, à l'âge de soixante-quinze ans. Truchet était non seulement membre de l'Académie de Marseille, mais aussi de plusieurs sociétés savantes de Paris et de la province. Il correspondit avec les grands esprits de son temps et notamment avec le célèbre bibliothécaire d'Aix-en-Provence, Diouloufet. Il connut également bien des Arlésiens éminents tels que le mathématicien Savérien, les avocats Estrangin et Clair, le pharmacien Jacquemin, l'écrivain Amédée Pichot, le graveur au burin Jacques-Marie Véran, son neveu le notaire Pierre-Paul Cléron, et surtout le père de ce dernier, Jacques-Didier, notaire et érudit, grand ami de Truchet.

Il est très difficile de parler en quelques mots seulement de l'œuvre de Truchet, car notre Arlésien écrivit sur des sujets extrêmement divers. Il fut tour à tour historien, archéologue, philosophe, mathématicien, physicien, agronome, ingénieur, juriste, publiciste, poète, auteur dramatique, essayiste, etc.

Quelques titres pris au hasard donneront une idée de la variété de son œuvre : **Mémoire sur la Vesce noire** (fourrage connu en Provence sous le

nom de Barjalade), **De la Garance, Mémoire sur les Vignobles d'Arles, Mémoire sur la nécessité d'étendre la culture du tabac en France... et sur l'examen analytique des tabacs... du Midi et d'Arles, Examen analytique des laines d'Arles, Rapport concernant l'introduction des Mérinos à Arles contre la concurrence d'autres communes notamment Eyguières. Sel ammoniac d'Arles, Des Truffes d'Arles, Des obélisques, L'illusion et la certitude, Contradictions entre l'homme selon la nature et l'homme selon la société, La Camargo, La famille Quiqueran de Beaujeu, Étymologie de l'étang de Gloria, Un mot sur les Arlésiennes, Les Modes, un trait des anciennes mœurs arlésiennes, Jeux des Fêtes de la Pentecôte à Arles, La Noël, La Saint-Valentin à Arles, La Saint-Antoine à Arles : sa foire, La Saint-Mathias à Arles, Un chapitre des mœurs arlésiennes en ce qui concerne les courses de taureaux, Charades, etc.**

Presque toutes les œuvres de Michel de Truchet peuvent être consultées à la Bibliothèque municipale d'Arles. Les principaux ouvrages ont été réunis en cinq volumes par un érudit du siècle dernier : Louis Mège, qui prit également la peine de recopier les cinquante-huit articles parus dans « Le Publicateur » et « L'Album Arlésien ».

Afin de donner une idée plus précise de l'œuvre de Truchet, voici quelques extraits des sujets traités :

L'ANGUILLE.

Dans son étude concernant l'**Ichthyologie**, notre écrivain évoque divers filets tels que « l'**alaousat**, filet d'alose, particulier au genre du cupe... le **vertoulen**, verveux, capable d'attraper la **sofiou ravaille**, petit alevin ; l'astucieux filet nommé la **couverte**, secondé par un sifflet hypocrite qui feint le langage saccadé de la caille amoureuse... l'oblongue **bouironnière**, nasse serrée avec laquelle l'habile pêcheur de Tarascon prend le **bouiron**, jeune anguille... » Cette pêche des bouirons surtout est importante. En effet, « il n'est personne qui, se rendant d'Arles à Tarascon, suivant les bords du fleuve, n'ait vu pendant le printemps et quelquefois l'été la pêche des **bouirons**, petites anguilles dont il se fait une consommation considérable. Là on voit des familles entières camper au bord de la rivière... ». Deux dénominations sont typiquement arlésiennes : le **Pout-Gaou** et le **Ficage**. Le Pout-Gaou est le nom donné à l'anguille mâle, espèce de congre. Le **Ficage** est l'action de se ficher en terre pour les anguilles restées dans le marais en été : l'animal s'introduit à reculons dans la fange « laissant ouvert au-dessus de sa tête le trou par lequel il est entré, de façon à y recevoir toute l'eau de la moindre pluie... cela rend l'anguille noire et lui donne un goût, une odeur de **bosque** détestable et de plus très malsain... ».

LES CHEVAUX.

Les chevaux, bien sûr, intéressèrent Truchet, et il en posséda. En 1806 la Camargue et le Plan du Bourg en avaient 3 511. Ils vivaient en

manades et servaient pour le battage et le foulage du blé. Truchet décrit ce travail pénible qui fut le thème d'un très beau tableau de M. Étienne Laget, et également celui d'une page de Mme Marie Mauron dans son admirable livre consacré à Charloun Rieu. Il est évident que les gardians de la Confrérie de Saint-Georges sont aussi à l'honneur, et c'est avec un grand enthousiasme que Truchet décrit leurs jeux donnés à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, et au cours desquels « l'adresse du cavalier et la souplesse du cheval se font autant remarquer l'un que l'autre ».

LE COSTUME.

Le costume des Arlésiennes est pour Truchet un sujet inépuisable. Il décrit leur **prouvesimen** ou trousseau qui était de droit le domaine insaisissable de la femme, en dehors de la communauté, et nous fait voir l'intérieur de leur armoire : « D'abord se voyaient en première ligne le **corps**, la **pièce**, la pourtetta, en baleine, recouverts de riches étoffes de damas, tissus de soie et d'or à l'instar des plus belles chasubles et chappes. Une **ganse** en or ou en argent selon la saison, large de trois doigts servait à l'attacher au droulet... » Il déploie sous nos yeux émerveillés les « fichus mousseline claire de **cambraisine** », les coiffes à la **cardeline**, à la **chanoinesse**, les dentelles de Malines, les **droulets** en marok, en serge doublés de « soie couleur de feu », les tabliers en indienne ou chaffracany. « Pour tous les jours on ne portait qu'un tablier de **camarette** et pendant un temps il fut à la mode d'y mettre une pièce de **chaffracany** rouge, en un coin, comme s'il y eut déchirure »... Les souliers ne sont pas oubliés : ils étaient en « damas, en péruvienne, en velours ciselé ou en petit grain ». Truchet ne manque pas de noter que costume et bijoux étaient différents selon que l'on était paysanne, artisane ou **damiselette**.

MARIANNE CABOTTE ET LA FROTTEUSE.

Si notre Arlésien s'est plu à vanter la beauté et l'élégance de ses compatriotes, il fit également la critique de leur qualité caractéristique : la propreté. Les femmes d'Arles, en effet, rendent parfois leur maison malsaine en les lavant trop fréquemment à grande eau, surtout dans le quartier de la Roquette. Cette passion pour la propreté n'est pas tant due à l'hygiène qu'à la vanité : il n'est pour s'en convaincre que de citer l'exemple de Marianne Cabotte, histoire très connue en Arles et que Mistral a repris dans un Armana Prouvencau. Cette femme de marin à qui M. Coste, curé de la paroisse, venait annoncer la mort de son mari, demanda au ministre du culte de lui apprendre à nouveau la nouvelle dans huit jours. Aussitôt, elle courut chez la frotteuse incomparable du temps, et sans aucune explication la convoqua pour les jours suivants. « Arène, sablon, bol, roucou, cire jaune, brosse dure et brosse douce » firent leur effet : « tout reluisait comme un coco », selon la locution d'usage. Quand M. Coste revint, il n'eut que le

temps de prononcer quelques paroles : Marianne poussa aussitôt mille cris perçants, versa un torrent de larmes. Les voisines accoururent du « quai du Rhône jusqu'à la rue de Jouvène pour constater que jamais douleur n'avait été aussi bien exprimée ni maison aussi bien tenue ».

Odyle RIO

(à suivre)

Comment Arles était chantée au XVII^e siècle

HUITAIN

Extrait du volume : DEUX CONVENTIONS ENTRE CHARLES I^{er} et LOUYS II, anciens comtes de Provence, et les citoyens de la Ville d'Arles contenans les libertez & referuations desdits citoyens.

(À Lyon, pour Robert Reinaud, marchand libraire d'Arles, 1617).

Tu es bien noble, pour tes antiquités,
Et bien-heureuse aussi pour ta grande abondance,
En blés, laines, bestails & pour tes raretés,
Du sel, soude, vermeil, joint à ce l'excellence,
De ton Bacchique plant, avec diverses eaux,
Fertiles en poissons, mais plus noble est encore
Et plus remplie d'heur en privilèges beaux,
Et en bons politics, bien dignes qu'on honore.

Les grandes pages de l'histoire

d'Arles en Provence

TITRE – II -

DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU ROYAUME D'ARLES

Datation	ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE
	Chapitre III. — Le temps des Barbares, le temps des malheurs (suite)
542	AUXANE, fils du préfet du prétoire, succède à saint CÉSAIRE à l'archevêché d'Arles.
543	<p>27 août. — Mort de saint CÉSAIRE qui aurait été inhumé dans le monastère des moniales sur l'Hauture (selon DENOBLE-LALAUZIÈRE). Sous l'influence de ce prélat, l'Église catholique de Provence connut un grand prestige.</p> <p>Saint CÉSAIRE perfectionna notamment la règle bénédictine de saint Cassien qui avait présidé à la fondation de la célèbre abbaye de Saint-Victor à Marseille un siècle plus tôt.</p> <p>.....</p> <p>La Provence qui appartient depuis 536 en indivision à THÉODEBERT, fils de THIERRY (fils lui-même de CLOVIS) et CHILDEBERT, est gouvernée par un patrice résidant à Arles.</p> <p>Il en est de même d'ailleurs jusqu'en 561 sous le règne de CLOTAIRE, dernier vivant de CLOVIS, seul maître du royaume franc depuis 558.</p> <p>.....</p>
546	AURÉLIEN succède à AUXANE et reçoit également du pape le pallium et la confirmation des privilèges de l'Église d'Arles. Il ouvrit un monastère à l'emplacement de l'église des Grands-Augustins (Saint-Césaire actuelle)
551	SAPANDUS succède à AURÉLIEN et réunit plusieurs conciles à Arles.
559	Mort à Arles de CÉSARIE, supérieure du couvent des moniales de Saint-Césaire depuis 520. Ce monastère aurait compté à l'époque jusqu'à deux cents jeunes filles.

**ÉVÈNEMENTS
EN FRANCE ET EN EUROPE**
et événements très importants extérieurs à l'Europe

Monuments
Arts
et Littérature

541/550. — Guerre entre les Byzantins et les Ostrogoths commandés par TOTILA. Anéantissement total des Ostrogoths. NARSES, premier gouverneur byzantin de l'Italie.
541/544. — Sévère épidémie de peste à Constantinople.

548. — Mort de l'Impératrice THÉODORA, épouse de JUSTINIEN.

558. — À la suite de la disparition de ses trois frères et de ses neveux, CLOTAIRE règne sur le plus puissant état de l'Europe.

547/549. — Achèvement du plus important bâtiment de l'architecture byzantine classique, après Ste Sophie, St Vital, chapelle du Palais de JUSTINIEN à Constantinople.

C'est ce monument qui contient les fameuses mosaïques représentant JUSTINIEN et THÉODORA. Achèvement également de la cathédrale des archevêques de Ravenne St Apollinaire de Classe, qui contient de très importants sarcophages des V^e au VIII^e siècles.

550. — Construction de la basilique de LEPTIS-MAGNA (Algérie).

550. — Apparition de l'ornementation zoomorphe abstraite et de l'entrelacs dans la décoration germanique.

**ÉVÈNEMENTS
EN ARLES ET EN PROVENCE**

561

La Provence est divisée à la suite du partage du royaume franc entre les fils de CLOTAIRE.

Dans ce partage, elle échoit à GONTRAN, roi de Bourgogne, mais SIGEBERT, roi d'Austrasie fait valoir certains droits qu'il tenait de CHILDEBERT et obtient un débouché sur la Méditerranée. Il s'agit de Marseille qui est relié à l'Auvergne (possession austrasienne) par un couloir passant par Avignon et Aix. Les territoires de ce couloir sont administrés par un recteur ou un préfet austrasien.

La Capitale de la Provence bourguignonne est encore ARLES où siège le patrice assisté d'un duc et d'un comte.

.....
 Cette deuxième moitié du VI^e siècle est une période agitée en Provence où la société gallo-romaine est peu à peu gangrenée par les habitudes mérovingiennes : rivalités, disputes et luttes envahissent même l'Église. Les archevêques ne sont plus recrutés parmi les moines de Lérins ou de Saint-Victor, mais dans l'entourage des rois.

Ainsi LIGERIUS qui a été référendaire de GONTRAN, roi de Bourgogne. À Marseille, des rivalités éclatent entre les patrices et les évêques.

570

À Arles la même chose se produit, et à la faveur de ces événements, les généraux austrasiens de CHILDEBERT, FIRMIN et ODOVER, qui s'opposent au patrice mérovingien assiègent et s'emparent de la ville.

Les Lombards et les Saxons franchissent les Alpes, envahissent la Provence et pillent les campagnes.

571

GONTRAN, roi de Bourgogne, envoie en Provence une puissante armée commandée par CELSUS qui s'empare d'AVIGNON et délivre ARLES.

**ÉVÈNEMENTS
EN FRANCE ET EN EUROPE
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments
Arts
et Littérature

561. — Mort de CLOTAIRE. Le royaume franc est partagé entre ses quatre fils :

- GONTRAN, roi de Bourgogne (Orléans).
- SIGEBERT, roi d'Austrasie (Reims et Metz).
- CHARIBERT, roi de Neustrie (Paris).
- CHILPÉRIC, qui prend possession du royaume de CLOTAIRE (Soissons).

565. — Mort de JUSTINIEN (11 novembre) à 83 ans, auquel succède, faute d'héritier direct, son neveu JUSTIN.

À la mort de JUSTINIEN, l'Empire romain en partie reconstitué comprenait :

- La Turquie, la Syrie, le Liban et la Palestine actuels ;
- L'Égypte, la Côte africaine du Nil à l'Algérie ;
- La Macédoine, l'Italie, la Dalmatie et le sud de l'Espagne.

567 — Mort de CHARIBERT, roi de Neustrie. Cet événement ouvre une période de 20 ans de guerre civile.

CHILPÉRIC fait assassiner sa femme GALSWINTHE, fille du roi des Wisigoths, afin d'épouser sa concubine FRÉDEGONDE.

SIGEBERT poussé par BRUNEHAUT, sœur de GALSWINTHE, s'empare d'une partie de la Neustrie, mais sera assassiné en 575.

568 — Apparition des LOMBARDS, population venue de Hongrie et de Basse-Autriche, qui envahissent l'Italie.

Ils entrent en guerre contre les Burgondes, les Francs et les Byzantins.

572. — Après les assassinats de plusieurs souverains et divers revers, le royaume lombard se relève sous le règne d'AUTHARI qui épouse une princesse bavaroise catholique, THÉODOLINDE, et signe la paix avec les Francs.

L'empire byzantin entre en guerre contre les Perses et ceux-ci seront chassés de la Cappadoce en 591.

C'est vers cette époque que sont peintes dans les couvents du Sinâï et les monastères coptes, les premières icônes (images en grec). D'abord illustration de l'écriture sainte, elles deviendront ensuite objets de vénération.

La reine des LOMBARDS, THÉODOLINDE, fonde de nombreuses églises et monastères à Milan, Pavie et Monza, notamment.

Le trésor de cette souveraine dont la couronne de fer des Lombards est conservé à Monza.

Datation	<p style="text-align: center;">ÉVÈNEMENTS EN ARLES ET EN PROVENCE</p>
574	Des bandes lombardes s'avancent jusqu'à ARLES et saccagent la Crau.
575	CELSUS meurt et est remplacé par AMATUS à la tête des armées de GONTRAN. Malheureusement celles-ci sont défaites par les Lombards.
576	ENNIUS, petit-fils du comte d'AUXERRE, est nommé patrice de Provence par GONTRAN et repousse les Lombards et les Saxons.
580/581	<p>Sévère épidémie de peste, après la dysenterie et la variole à ARLES et MARSEILLE.</p>
583	Réconciliation de GONTRAN et CHILDEBERT, après leurs interventions armées en Provence.
585	GONTRAN entreprend une expédition en Septimanie mais l'armée franque est repoussée par les Wisigoths qui passent le Rhône, ravagent le pays d'Arles et battent sur mer la flotte que GONTRAN avait levée à Marseille.
587	Les armées wisigothes commandées par RECAREDE reviennent assiéger ARLES qu'elles inondent en détournant les eaux du Rhône.
588	<p>Saint VIRGILE, moine de Lérins, est nommé archevêque d'ARLES.</p> <p>Le pape GRÉGOIRE le nomme vicaire du Saint-Siège dans les Gaules.</p>

**ÉVÈNEMENTS
EN FRANCE ET EN EUROPE
et événements très importants extérieurs à l'Europe**

Monuments
Arts
et Littérature

576 — BRUNEHAUT, veuve de SIGEBERT, est emprisonnée en Neustrie.

578 — Les Slaves, malgré l'opposition de l'empereur byzantin TIBÈRE, envahissent la THRACE et la GRÈCE.

580 — Aux Slaves se joignent les AVARES et leur coalition fait céder la ligne de défense byzantine dans les Balkans.

Cette guerre, qui durera dix ans, consacra l'établissement définitif des Slaves dans cette région.

590 — Accession à la papauté de GRÉGOIRE I^{er} le GRAND, premier moine à monter sur le trône de saint PIERRE (il appartient à l'ordre des Bénédictins).

Il se révèle un éminent chef de l'Église par la création d'un ordre nouveau dans l'administration ecclésiastique tant en Italie que dans tous les pays acquis au christianisme. Par sa politique avisée, il prépare l'étroite liaison entre l'Église et les souverains germains. Moins soucieux de spéculations théologiques que de répandre la foi, il est un grand pasteur missionnaire. Ses 850 lettres et missives sont un témoignage éloquent de son activité et une documentation précieuse du Haut Moyen Âge.

L'art lombard est caractérisé en architecture par l'emploi de l'entrelacs dans les motifs ornementaux

590 — Fondation à Rome par GRÉGOIRE le GRAND de la « Schola Cantorum » où est créé le chant choral dit « Grégorien » (en latin et à l'unisson).

M. BAILLY
(à suivre)

Sommaire des bulletins de l'année 1974

	N°	Pages
— Éditoriaux	12 à 15	1
— Arles et les voies romaines	12	7
— Arles et les voies romaines	13	12
— Une découverte archéologique d'une exceptionnelle valeur	12	2
— Promenade au temps passé	12	4
— Promenade au temps passé	13	4
— Promenade au temps passé	14	2
— Promenade au temps passé	15	3
— Urbanisme et anti-pollution au XVII ^e siècle	12	13
— Répertoire complet des niches d'Arles	12	11
— Répertoire complet des niches d'Arles (suite)	13	16
— Répertoire complet des niches d'Arles (s. et fin)	14	16
— À propos des origines du nom d'Arles	13	2
— Arles au XIX ^e siècle	13	7
— Arles au XIX ^e siècle (suite et fin)	14	10
— Documents «Les Juifs en Arles»	13	30
— Saint-Roch	14	5
— Un chef-d'œuvre de la technique antique : l'usine pilote de Barbegal	14	8
— Compte rendu de la visite de l'abbaye de Montmajour	14	15
— Petite histoire du meuble provençal	15	6
— Michel de Truchet	15	11
— Comment Arles était chantée au XVII ^e siècle	15	17
— La fin d'une longue carrière	15	2
— Les grandes pages de l'Histoire d'Arles en Provence		
Titre II – De la conquête romaine au Royaume d'Arles		
Chapitre III - Le temps des Barbares, le temps des malheurs		
V ^e siècle (suite)	12	14
V ^e siècle (fin) et VI ^e siècle	13	18
VI ^e siècle (suite)	14	18
VI ^e siècle (suite)	15	18

COMITÉ DE PARRAINAGE :

Président d'honneur M^e Pierre FASSIN

Parrains :

MM. André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL
Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Élisabeth BARBIER
MM. Yvan AUDOUARD - Henri BOSCO - Jean-Paul CLÉBERT
Yvan CHRIST - Louis FÉRAUD - Charles GALTIER - J.M. MAGNAN
Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER
Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER
Charles ROSTAING

BUREAU :

Président : M. René VENTURE
Vice-présidents M. Maurice BAILLY
M. Roger CORNILLON
Secrétaire générale Madame NERI
Secrétaire adjoint M. Jean-François CHAUVET
Trésorier M. Jean LANDRIOT
Trésorier adjoint M. François POTTIER
Archiviste M. René GARAGNON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGNON, VAILHEN et BAILLY
Secrétaire : Mme NERI

Section Jeunes : Pierre MARCELIN - Hélène BERSANO

ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 10 F.
Les Amis du Vieil Arles — 13633 ARLES — CCP 4439-15 Marseille



Dépôt légal 4^e trimestre 1974 — Imp. l'Homme de Bronze - Arles
Directeur de la publication : M. Venture